

Réflexions sur la foi

pour ceux qui l'ont déjà

Jean-Marie Brauns



ARTEGE
ÉDITIONS

Réflexions sur la foi pour ceux qui l'ont déjà

Jean-Marie Brauns

**Réflexions sur la foi
pour ceux qui l'ont déjà**

Artège

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le choix et l'opinion ont certaines choses en commun. L'un et l'autre sont des engagements : engagement envers quelque chose qui nous semble bon (c'est le choix) et l'engagement envers quelque chose qui nous semble vrai (c'est l'opinion). Pour le choix, on n'a pas la garantie de la réussite, et pour ce qui est de nos opinions, nous n'avons pas la preuve ou l'évidence. Un choix peut être maladroit ou précipité. Une opinion peut être irréfléchie ou erronée. On peut dire que dans les deux cas, nous prenons des risques. C'est vrai ; c'est la face négative de l'un et de l'autre, qui décourage un tas de gens de faire des choix, de s'engager et de chercher la vérité.

L'idéal et l'absolu

Un jour, au cours d'une rencontre de préparation au mariage, une future mariée raconte la réaction de ses « petites collègues au travail », comme elle disait, quand elle a annoncé son prochain mariage : « Tu vas te marier ? Tu ne veux pas rester libre ? » La future mariée n'a pas su quoi répondre, tellement elle était interloquée par la réflexion de ses petites collègues ; c'était justement en toute liberté qu'elle avait choisi de se marier, et pour être plus libre encore, organisant sa vie autour de son couple et des enfants qu'elle désirait avoir. L'idée de perdre sa liberté ne lui était jamais venue à l'esprit. Apparemment, beaucoup de gens pensent qu'ils sont libres tant qu'ils ne s'engagent pas. Or, tant qu'on reste dans l'indécision, rien n'est construit, rien ne bouge. C'est la vieille histoire du beurre et de l'argent du beurre. Tant qu'on veut avoir les deux, on ne choisira pas, et en toute logique on n'aura ni l'un ni l'autre. Voilà comment l'âne est mort de faim entre deux râteliers.

Plus un choix est noble, plus il est exclusif. Marguerite a épousé Jean-Paul ; tant pis pour Jacques, Michel, Édouard et tous les autres célibataires adultes de sexe masculin. Elle a choisi le beurre, tant pis pour l'argent du beurre. Aujourd'hui on a horreur de l'exclusion. « Exclusion » est un mot très ambigu. Il est facile de penser tout de suite : rejet, et rejet arbitraire. Mais Marguerite n'a pas choisi d'exclure Jacques, Michel et Édouard. Elle a choisi Jean-Paul, et le reste n'est qu'une conséquence. Le choix positif prime. Jacques était plus intelligent que Jean-Paul, Michel plus beau et Édouard allait

avoir un héritage – Marguerite s’en fiche, comme elle se fiche au fond du bulletin de notes de son Jean-Paul, de ses biceps et de ses sous : tout ce qu’elle voit, c’est Jean-Paul, et elle le voit comme personne d’autre ne le voit. Tout le reste, c’est du détail, des adjectifs, des choses secondaires. Marguerite voit, au-delà des apparences, et au-delà de ses intérêts personnels et directs le bien que Jean-Paul représente pour elle. Après vingt-cinq ans de mariage, Jean-Paul a perdu ses cheveux, et il a pris du poids et de l’embonpoint. Marguerite aime ce gros ventre, non pas parce que ce serait le sommet de la beauté masculine, mais parce que c’est le ventre de l’homme qu’elle aime. Et pour Jean-Paul c’est pareil : il aime les rides dans le coin de l’œil de sa femme, et ces quelques cheveux blancs qui ont résisté à la dernière coloration.

Nos capacités spirituelles, celles qui font de nous des êtres humains, cherchent par nature à nous attacher à ce qu’elles découvrent de plus vrai et de plus aimable. Tout le reste est jugé en fonction de cela. Ainsi, on ne peut pas dire que tout est relatif ; certaines choses, et surtout certaines personnes, sont absolues, incomparables et non négociables. Pour certaines choses, et surtout pour certaines personnes, on donnerait sa vie.

Ces choses et ces personnes ne nous sont pas imposées. Nous les découvrons au fur et à mesure, en faisant bon usage de nos capacités spirituelles, et donc à condition de ne pas nous contenter des apparences et de notre petit confort. Nous ne les inventons pas non plus ; les absolus dont il est question ici ne sont pas de l’ordre de l’idéal. On se propose un idéal, plus ou moins réaliste ; un absolu se découvre. Notre idéal nous ressemble ; c’est en quelque sorte une projection, une façon de nous donner un but, plus ou moins réaliste, qui nous rendrait parfaits à nos propres yeux. Les absolus ne nous ressemblent pas ; ils sont essentiellement autres que nous. Et plutôt que de nous rendre parfaits à nos propres yeux, ils nous font devenir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas Japonais et n'habitant pas au Japon, nous ne sommes pas particulièrement concernés par son existence, pour ne pas dire : pas du tout. S'il existe, ce que nous voulons bien croire, il existe dans un pays à l'autre bout du monde. Nous ne le connaissons pas (nous pourrions nous renseigner) et nous ne sommes pas en relation avec lui (nous pourrions faire des efforts, lui écrire des lettres par exemple, mais pourquoi le ferions-nous ?) L'existence de l'empereur du Japon n'a aucune incidence sur notre vie concrète et personnelle, même s'il est sans doute un excellent homme. Nous ne sommes pas directement concernés par tout ce qui existe. La seule question de l'existence de Dieu n'a donc pas grand intérêt, à moins qu'on pose tout de suite d'autres questions, comme celle du petit garçon.

L'existence de Dieu ne se démontre pas. Pour d'autres raisons, il n'est pas possible non plus de prouver qu'il n'existe pas. Pour l'existence de Dieu, il y a ce qu'on pourrait appeler des indices : des indices intellectuels et philosophiques ou d'autres plus intuitifs. Puis il y a l'indice de la statistique : si un tel pourcentage de l'humanité pense que Dieu existe, nous ne risquons pas d'être complètement à côté de la plaque en le pensant également. Mais ce ne sont que des indices.

L'Olympe et le précipice

Les indices les plus puissants et les plus probants sont sans doute ceux des grandes philosophies et de la théologie naturelle. C'est l'effort de l'esprit humain qui interroge et pénètre la réalité et qui conclut qu'existe nécessairement un Être qui est la source et la fin de l'être de tout ce qui est, tout en étant transcendant, c'est-à-dire au-delà de tout ce qui n'est pas lui. On ne peut pas lui mettre la main dessus, mais son existence est tout à fait certaine. Non pas évidente, mais certaine.

Ce parcours des grandes philosophies et de la théologie naturelle est fort difficile. Peu de personnes arrivent à le faire, et même pour elles il y a beaucoup de risques d'erreur. Les plus grands esprits se tromperaient facilement. Si donc Dieu nous abandonnait à nos seules capacités naturelles, nous serions bien peu nombreux à reconnaître son existence autrement que par intuition. Et personne ne l'aurait connu au sens propre. Le petit garçon n'aurait pas trouvé de réponse à sa question.

Dans l'excellent roman *Léon Morin, prêtre*, Béatrix Beck nous donne ce beau et dense dialogue entre une jeune veuve fascinée par Dieu malgré elle et le vicaire de sa paroisse² :

- Comment voulez-vous que je croie sans preuves ?
- Il ne faut pas qu'il y ait des preuves. La croyance en Dieu, ce n'est pas une certitude scientifique, cérébrale, comme vous avez l'air de le croire. La croyance en Dieu, c'est l'accord de notre être tout entier. Quand vous aimez quelqu'un, vous aimez sans preuves. La foi, c'est pareil.
- Mais... d'abord, dans un tas de livres religieux, on énumère les soi-disant « preuves de l'existence de Dieu ».

– On a tort. C’est mal dit. Ce sont des présomptions, pas des preuves. Ce sont des guides qui nous aident à faire un bout de chemin. Mais il y a toujours un précipice à franchir tout seul. S’il y avait des preuves, tout le monde croirait. Plus besoin même de croire : on saurait, on comprendrait. Ça ne serait plus ici-bas, ça serait déjà le ciel.

Morin tira à lui son bloc, saisit un crayon et annonça en me regardant :

– Je vais faire votre portrait.

D’un air narquoisement appliqué, il mit sur la feuille blanche un point, qu’il me montra en expliquant :

– C’est vous.

– Ah !

– Oui. Maintenant, je vais représenter Dieu.

Et Morin traça un cercle, qui prenait le reste de la page.

– Le point veut englober le cercle ; ce n’est pourtant pas possible, vous voyez bien. C’est au point à être contenu dans le cercle, il ne faut pas renverser les rôles.

– Qu’est-ce que le cercle attend ?

– C’est à vous à vous remuer. Si Dieu forçait notre adhésion, nous ne serions plus libres.

– Votre comparaison de tout à l’heure, entre la croyance en Dieu et l’amour, elle ne convient pas du tout. On aime quelqu’un sans preuves, oui, mais c’est grâce à des preuves qu’on sait que cette personne existe.

– En somme, vous, vous vous demandez tout le temps si Dieu a l’existence ou s’il ne l’a pas. Dieu ne possède pas l’existence. Dieu est existence. Vous savez, Iaveh qui dit : « Je suis celui qui est. »

– C’est un peu comme si on disait : $x = x$. Ce que je me demandais après avoir fini Jésus le Christ, c’est si cette existence de Dieu est une existence personnelle.

– Les êtres humains vous paraissent doués de personnalité ?

– Oui.

– D’où viendrait cette personnalité, sinon d’une personnalité supérieure ?

– Pas forcément. Nous pouvons être un progrès sur des états précédents non différenciés.

– D’où vient cette force de progrès ? Est-ce que le moins, à lui seul, peut engendrer le plus ?

– Tout ça, c’est de la scolastique. Peut-être bien que le moins peut engendrer le plus.

– C’est comme si vous croyiez à la génération spontanée.

– Bien sûr, vous, Monsieur l’abbé, vous me présentez tous les arguments

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le problème de l'idolâtrie n'est pas réservé à l'ancienne alliance, sous prétexte que Jésus n'en parle pas explicitement. Pour certaines personnes encore aujourd'hui c'est du concret, même s'ils l'ignorent. Bien des personnes qui disent avoir perdu la foi ont tout simplement rejeté la représentation qu'ils avaient faite de Dieu. Le petit garçon a dû rejeter la représentation de Dieu que la sœur chargée de l'instruction religieuse l'avait malheureusement aidé à construire. Il s'est « déveudorisé », et il a bien fait. Un Dieu à qui on n'a pas le droit de s'intéresser, qui en voudrait ? D'autres se sont représenté Dieu comme un père fouettard, comme un justicier implacable, comme un Dieu qui tue arbitrairement des hommes, un Dieu de marbre – difficile de garder la foi avec de telles idées, que seul l'Évangile peut corriger.

L'étendue et les profondeurs

Cependant, nous ne pouvons pas penser sans idées ou sans images. Cela fait partie de notre nature. Notre esprit s'exerce à travers un corps physique. Comment alors ne pas se faire une image, une représentation intérieure de Dieu ? La réponse est simple à dire : en restant à l'écoute de sa Parole. Et par « Parole » il faut comprendre non pas seulement les textes sacrés, mais aussi ce qui se transmet dans les célébrations liturgiques et dans notre oraison, notre prière intime. Quand Dieu nous parle, nous ne nous arrêtons pas à nos représentations ; nous les traversons pour atteindre celui qui nous parle. L'écoute de la Parole de Dieu fixe notre attention sur celui qui parle, celui qui est là, présent et vivant, plutôt que sur ce que nous pensons en comprendre. La compréhension vient après, peu à peu ; et plutôt que comme un « savoir », elle se présente sous forme d'interrogations, de bonnes questions, comme celle du petit garçon. Des questions qu'il faut couvrir, pour qu'elles livrent les réponses l'heure venue, selon le bon plaisir de Dieu, qui donne ses lumières à qui il veut, mais surtout à ceux qui les désirent avec ardeur.

Tout ce que Dieu a révélé à l'humanité peut se représenter comme l'eau d'un étang. L'étang a des bords, l'étendue de son eau est délimitée. Pareillement, la Parole de Dieu est délimitée : tout texte sacré ou profondément humain n'est pas Parole de Dieu.

Il existe des textes des premiers siècles appelés « Évangiles », mais tous ne sont pas la Parole de Dieu : seulement ces quatre

Évangiles que la communauté chrétienne a depuis ses origines reconnus comme tels. Le nombre de livres dans la Bible est limité. Le magistère de l'Église a dit beaucoup de choses, mais il y en a bien plus qu'il n'a pas dites. Il y a donc des limites ou des frontières. Mais un étang ne se définit pas uniquement par l'étendue de sa surface. Il y a aussi la profondeur, ce qui ne se voit pas aussi facilement. Définir l'étendue de la Parole de Dieu revient à une catégorie spécifique dans l'Église : les évêques, autour du Pape ; c'est leur charisme. Plonger pour sonder les profondeurs de la Parole de Dieu revient à une autre catégorie spécifique dans l'Église : les baptisés. C'est leur charisme.

2. Béatrix BECK, *Léon Morin, prêtre*, coll. Folio n° 217, Gallimard, 1952, p. 77-80.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'Ismaël, fils d'Abraham et de l'esclave, et trois fois la vocation de Moïse, pour ne donner que quelques exemples.

Il ne faut pas s'imaginer tel auteur à sa table d'écriture, qui prend sa plume pour écrire : livre de la Genèse, chapitre 1, verset 1, « Au commencement la terre était informe et vide » etc., pour rédiger d'un seul trait le livre. D'ailleurs, ni les noms des livres ni les découpages en chapitres et versets ne sont le fait des auteurs d'origine. Rien qu'en lisant tel ou tel livre en entier, nous nous apercevons de changements, parfois assez brutaux, de style et de thématique, d'un chapitre à un autre. Le survol chronologique de l'histoire sainte ne se trouve bien évidemment pas tel quel dans la Bible. Les morceaux d'histoire sont entrecoupés de généalogies, de textes législatifs et de rubriques liturgiques souvent assez ennuyeux à la lecture, du moins pour ce qui est des premiers livres. À part les livres historiques, qui racontent l'histoire du peuple et de ses grands personnages, il y a les livres prophétiques et les livres de sagesse. Les livres de sagesse ou « sapientiaux » se caractérisent par des maximes de sagesse, et entendent enseigner, souvent à travers des contes traditionnels mettant en scène des personnages légendaires, la sagesse au sujet de Dieu et de la vie bonne et juste.

Histoire vécue et histoire retenue

Reprenons notre question du début : comment l'histoire d'Israël est-elle devenue écriture avec un « e » minuscule, puis Écriture avec une majuscule ? Nous avons vu que l'Ancien Testament est un assemblage de textes de natures très diverses – historiques, poétiques, juridiques, liturgiques, légendaires etc. – et d'origines différentes selon le temps (grossoyèment du IX^e au II^e siècle avant Jésus Christ) et le lieu (principalement les deux royaumes du Nord et du Sud). D'où viennent les contenus de ces textes, et comment ont-ils été assemblés au point de devenir notre Ancien Testament, faisant intégralement partie de ce que nous appelons la Parole de Dieu ?

La première chose qui peut étonner, et que les jeunes ont vite fait de repérer, est l'écart entre le début de l'histoire de Dieu parlant aux hommes, l'époque d'Abraham, XIX^e siècle avant Jésus Christ, et l'époque des premières mises par écrit : le IX^e siècle. Autrement dit, environ mille ans se sont passés entre l'appel d'Abraham et la rédaction des plus anciens éléments de la Bible. Comment expliquer cela ?

Il est important de comprendre que l'Écriture n'est pas un phénomène indépendant de l'histoire qui l'a fait naître. Ne séparons pas les textes bibliques du milieu duquel ils ont émergé. La Sainte Écriture a, en quelque sorte, grandi avec le peuple, même si elle n'est pas apparue tout de suite. La production littéraire proprement hébraïque n'existait pas avant le X^e siècle avant Jésus Christ. La Sainte Écriture dans son

ensemble n'a pas la prétention d'être une grande chronique, ou une épopée comme il en existe dans d'autres religions et cultures, et encore moins un manuel d'histoire, même si, de fait, on y trouve beaucoup d'éléments historiographiques.

Les textes qui sont devenus l'Ancien Testament viennent d'un peuple concret, qui a essayé de vivre (avec plus ou moins de succès) de l'Alliance avec celui qui avait appelé Abraham et lui avait fait des promesses de fécondité, de propriété foncière et de bénédiction. C'est là la source de l'identité d'Israël. N'oublions pas qu'Israël est un peuple « artificiel », : il naît d'une *rupture* avec une terre et une parenté : « Quitte ton pays et la maison de tes pères », disait Dieu à Abraham. Or, la terre et la parenté sont habituellement à la source des peuples. Ici, non ; Israël est un peuple que Dieu a *fait*. Avant la prise de possession de la terre promise au XIV^e siècle avant Jésus Christ, il n'y avait pas de terre propre qui aurait donné au peuple son identité. Nous sommes Français parce que nous sommes nés sur le sol de France, ou du moins de parents français.

Si quelqu'un veut comprendre les Français, qu'il vienne en France. Pour nous c'est évident. Pas pour les premiers siècles après Abraham, jusqu'à l'institution royale avec Saül et David au X^e siècle avant Jésus Christ. Jusqu'à cette époque, l'identité d'Israël en tant que peuple tenait donc des promesses divines faites à Abraham, et de l'histoire de l'Alliance qui a suivi.

L'identité d'Israël s'est construite peu à peu, à partir d'une intervention personnelle et d'une promesse de celui qui s'est présenté plus tard à Moïse comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. L'identité d'Israël s'est cristallisée au long d'une histoire qu'il a concrètement vécue et où le rôle principal est joué par « X », le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Yahvé, « celui qui est », celui dont le nom était considéré si sacré

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Évangiles, Jésus le dit et le montre de bien des façons.

Pour nous, Jésus est au centre de notre vie de chrétiens, parce qu'il est Dieu fait homme. Le Père, personne ne l'a jamais vu. L'Esprit reste Esprit : il manifeste sa présence mais ne s'incarne pas. Mais le Fils éternel du Père, à un moment précis de l'histoire, s'est fait homme, tout en restant Dieu, et il a « dressé sa tente parmi nous ». En lui seul Dieu et l'homme se rencontrent, se touchent et s'unissent. C'est pourquoi le mystère du Christ est le sommet de la Révélation de Dieu. Toute la Révélation divine d'avant comme d'après la venue de Jésus prend son sens par rapport à lui.

Nous connaissons le Christ depuis le jour où nous nous sommes rendu compte de notre foi, et cela peut remonter à des dizaines d'années. À la mesure de notre foi, nous avons une réelle connaissance du Christ, connaissance qui va bien plus loin et qui descend bien plus profond que notre seule connaissance de l'Évangile et de la doctrine de l'Église, aussi étendue ou aussi limitée qu'elle soit. Pendant de longs siècles, la majorité des chrétiens a été assez peu instruite en matière d'Écriture sainte, pour des raisons pratiques d'abord. Cela n'empêche que ces longs siècles ont donné un grand nombre de saints et de grands chrétiens qui ont vécu dans une profonde amitié avec Jésus. Oui, nous connaissons le Christ, bien plus que nous ne le pensons, bien plus que nous ne pouvons le dire. Saint Jean insiste beaucoup sur ce point dans sa première lettre, écrite bien avant que les Évangiles ne soient accessibles à tous.

Même un petit enfant peut connaître le mystère de Jésus dès que quelqu'un lui apprend à être attentif à sa présence. Dans une exultation magnifique et en même temps troublante pour les adultes que nous sommes, Jésus a remercié le Père de révéler aux tout-petits ce qu'il cache aux sages et aux savants (Mt 11,25). Jésus n'exalte pas la naïveté propre aux petits enfants.

Le petit garçon de l'excellente question n'avait rien de naïf.

La foi est simple dans son objet. Nous croyons en Dieu, et Dieu est tout à fait simple ; aucune complexité, aucune composition ou division en lui. À la limite, nous pourrions arrêter le *Credo* après les quatre premiers mots : « Je crois en Dieu ». Cela implique déjà tout le reste. Au ciel, nous verrons dans la simplicité, ce que nous croyons actuellement dans la complexité. Cette complexité vient de nous, de notre façon humaine d'appréhender les choses portées à notre connaissance. Notre connaissance se déploie dans le temps ; elle mûrit et s'approfondit, ou se néglige et s'effrite, au cours de notre vie. Notre connaissance s'exprime d'une façon complexe, par des affirmations, des négations, des articulations et des raisonnements. C'est naturel. À la question *en qui* nous croyons, notre réponse peut être simple : en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. À la question *ce que* nous croyons de Dieu, la réponse est forcément complexe. On peut dire : je crois de Dieu tout ce que Dieu a révélé de lui-même et de son projet pour les hommes. Mais ce qu'il a révélé de lui-même et de son projet pour les hommes recouvre beaucoup de choses : toute l'histoire que nous venons de survoler, et tout ce que la communauté des croyants en a retenu. C'est énorme, et nous avons tous besoin, d'une manière ou d'une autre, d'explicitier tout cela, de l'éplucher spirituellement, et de l'exprimer dans des paroles, des gestes de prière, des célébrations.

L'élan direct du cœur croyant vers Dieu est toujours présent dans nos actes de foi, mais nous ne vivons jamais cet élan de façon consciente. Parfois on s'en rend compte après coup. C'est assez rare, ce genre d'expérience spirituelle forte où rien ne semble se mettre entre Dieu et nous, mais cela existe, et tous ceux qui croient l'ont vécu au moins une fois. On ne s'en rend compte qu'après coup, parfois longtemps après. « Dieu était là,

et je ne le savais pas », dit Jacob après son premier songe, où Dieu « se tenait près de lui » (Gn 28,16). « Notre cœur n'était-il pas brûlant au-dedans de nous », se disent les disciples d'Emmaüs une fois que leur mystérieux compagnon a disparu de devant eux (Lc 24,32). Dieu nous donne parfois de vivre la rencontre avec lui sans que nous soyons dispersés par des préoccupations autres que Dieu lui-même, sans que nous soyons préoccupés de la qualité de notre prière, et même sans que nous ayons cherché à prier. C'est exceptionnel, mais c'est suffisamment puissant pour fortifier la foi pour le restant de nos jours. Dans bien des cas, c'est même le début de la foi proprement dite.

Ces expériences de rencontre avec Dieu, où rien ne semble s'interposer entre Dieu et le croyant, existent, mais elles ne sont pas la règle de notre vie de foi et de prière. Normalement, c'est bien plus laborieux. La vie chrétienne n'est pas un sport, mais elle demande quand même de sérieux efforts et un vrai entraînement. C'est là que les paroles de la foi, celles de la Bible, celles de l'enseignement de l'Église, celles aussi de la liturgie et de la piété populaire, nous donnent des béquilles pour nous approcher de Dieu. Habituellement, notre vie chrétienne est beaucoup plus marquée par la complexité de la nature de l'homme que par la simplicité de la nature divine. Et cependant, cette simplicité est toujours présente. Que notre prière soit un sommet mystique ou que nous nous battions contre une quantité de distractions de tout genre ou des préoccupations sans réel intérêt, nous rencontrons Dieu quand nous le cherchons.

En Jésus, Dieu se dit et se donne à l'humanité autant que faire se peut. En des termes plus théologiques on peut dire que, pour nous, Jésus Christ est la source et le sommet de la révélation et de la grâce de Dieu. Jésus est surtout quelqu'un. Quelqu'un qui est venu à notre rencontre. Quelqu'un que nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grand. « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, dit Jésus à Marthe, l'autre sœur de Lazare, ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ? » (Jn 11,40). Nous connaissons la suite : Jésus rend à Lazare la vie qu'il avait auparavant. Ce n'est pas à proprement parler une résurrection, mais un retour à la vie qu'il avait auparavant, une reviviscence.

Dans les Évangiles nous ne voyons pas Jésus résoudre le mystère du mal. Pour Jésus, ce n'est pas un mystère. Nous voyons Jésus s'approcher de personnes concrètes qui souffrent concrètement : nous ne sommes pas dans des abstractions théoriques. Jésus se montre particulièrement concerné, pour ne pas dire : irrésistiblement attiré, par sa créature déchue dans sa situation de misère. Il l'est non pas par complaisance avec la misère, mais par amour. Du mystère du salut, la miséricorde de Dieu est la principale motivation. Dieu n'a rien à y gagner, à proprement parler. Et nous, nous avons tout à y gagner. Dieu nous sauve pour la même raison qu'il nous crée : par amour pour nous. Parce qu'il est amour. Ainsi il est, ainsi il agit, ainsi il se révèle. Jésus n'empêche pas les situations de misère d'arriver, mais il s'en sert en quelque sorte pour manifester ce qu'il appelle la gloire de Dieu.

Le salut, c'est premièrement notre réconciliation avec Dieu. Dieu nous invite à refaire un lien, une relation fondamentale toute nouvelle avec lui, qui n'est plus celle qu'Adam avait rompue. Le salut n'est pas une remise en état, ou un sparadrap sur le péché originel, comme si rien ne s'était passé. Le salut que Dieu propose à l'homme transfigure tout son passé, tout son présent et tout son avenir. Un salut qui nous dit que rien n'est définitivement perdu. L'homme sauvé reste capable du péché, et ce péché est plus scandaleux qu'avant, mais il aura toujours une issue, si l'homme veut bien l'emprunter. L'homme sauvé n'est pas dégagé de la souffrance, mais cette souffrance recèle

désormais un sens. L'homme sauvé meurt lui aussi ; mais dans cette mort il n'est pas seul, et elle a une issue glorieuse possible.

Le salut de l'homme ne s'est pas réalisé par un coup de baguette magique, ou d'une manière tout implicite. Il s'est réalisé dans la Personne de Jésus Christ, à travers tous les événements de sa vie terrestre et glorieuse. Jésus est Dieu venu à la rencontre des hommes, il a conversé avec eux, pour réconcilier en sa Personne ceux que le péché avait éloignés de Dieu.

4. Cité par Jean GUITTON, art. *Mystère humain et mystère divin*, dans *Le Mystère*, Pierre Horay, Paris, 1960, p. 49.

CHAPITRE V

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'annonce Michée n'est rien d'autre que le pardon. Dieu se venge sur le péché en se réconciliant le pécheur. Nous sommes dans la logique de l'amour divin ; nous ne sommes ni au tribunal, ni au marché. La nécessité de la Passion, le « il faut » dont parle Jésus et que les disciples n'arrivent pas à comprendre, s'explique par un autre « il faut » ; c'est dans l'évangile de saint Jean, au chapitre 14, à la fin du premier discours avant la Pâque – nous dirions : le jeudi saint, après le lavement des pieds. Voici ce que dit Jésus : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon son commandement » (Jn 14,31). De cette nécessité de l'amour du Père découle la nécessité de la miséricorde du Père et du Fils pour les hommes, une miséricorde qui va plus loin que la justice, parce qu'elle est plus proche de l'amour tel que Jésus nous le révèle. Pour nous, « nécessité » rime facilement avec « contrainte » ; ici, ce n'est pas le cas. C'est la nécessité et l'urgence de rejoindre et de s'unir à celui qu'on aime, l'objet de l'amour. La nécessité donc d'enlever ou de dépasser tout obstacle, tout ce qui sépare.

Jésus, dans sa Passion, assume librement jusqu'aux ultimes conséquences du péché originel. Quand nous méditons attentivement l'un ou l'autre récit de la Passion, nous sommes frappés par la totale liberté dont témoigne Jésus. Il maîtrise totalement la situation de A à Z, et commande même au démon entré dans Judas : « Ce que tu dois faire, fais-le vite » (Jn 13,27). Rien ne se fait malgré Jésus, ou contre sa volonté. Les ultimes conséquences du péché originel sont la séparation d'avec Dieu et la mort. Jésus vit, si l'on peut dire, l'une et l'autre dans une innocence absolue, et donc dans une vulnérabilité incomparable. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,6 ; citation du Ps 22,2). « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter cela ? » s'exclament bien des personnes quand quelque chose d'éprouvant leur arrive.

Curieusement, elles ne le disent jamais quand quelque chose de joyeux leur arrive, et rarement quand quelque chose d'éprouvant arrive à quelqu'un d'autre. Voilà un bon exemple de la logique du tribunal ou du marché. La Passion et la mort de Jésus sont absolument au-dessus de tout cela. Le premier à le reconnaître est ce magnifique personnage anonyme qu'on appelle le Bon Larron, l'un des deux hommes crucifiés à côté de Jésus : « Pour nous, c'est justice ; nous recevons ce qu'ont mérité nos actes, mais lui n'a rien fait de fâcheux » (Lc 23,41).

« Il faut que le monde sache que j'aime le Père. » C'est par et pour l'amour du Père que Jésus souffre et meurt, pour pouvoir rencontrer, accueillir, consoler et sauver dans leur souffrance et leur mort même les hommes qui s'y trouvent – et cela par une tout autre sorte de nécessité. Comprenons comment la miséricorde de Dieu dépasse la justice sans la supprimer. Dieu n'est pas injuste en nous sauvant, en nous pardonnant et en nous donnant de renaître. Il y a un intérêt plus grand que la rétribution et les jeux d'équilibre dont s'occupent les tribunaux et les marchés (s'ils sont justes). Le salut n'est pas une question d'équilibre moral ou juridique. C'est le droit et le privilège de Dieu que de nous sauver, parce qu'il nous a aimés le premier. Nous retrouvons cette priorité du don de Dieu, que nous avons vu à propos de la Révélation. Nous n'avons qu'à le recevoir, non pas passivement, ou malgré nous, mais activement et dans l'action de grâces – c'est là notre gloire !

CHAPITRE VI

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Haut les cœurs que tu as créés.

Toi qu'on nomme le Paraclet ; toi, le Don du Dieu Très-Haut ; source vive, feu, charité, invisible consécration.

Tu es l'Esprit aux sept dons, le doigt de la droite du Père ; l'Esprit de vérité promis, toi qui inspires nos paroles.

Enflamme-nous de ta lumière, emplis nos cœurs de ton amour, affermis toujours de ta force la faiblesse de notre corps.

Repousse l'ennemi au loin, donne-nous la paix sans retard ; sous ta conduite et ton conseil nous éviterons toute erreur.

Fais-nous connaître Dieu le Père, révèle-nous le Fils ; et toi, leur commun Esprit, fais-nous toujours croire en toi.

Amen

5. 5^e Préface de Pâques.

CHAPITRE VII

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Plénitude et totalité

L'Église a reçu la plénitude de la Révélation et la plénitude des moyens du salut. Par cela, nous voulons dire qu'elle a reçu tout ce que Dieu a dit et tout ce que Dieu a donné pour que l'homme puisse le connaître et s'unir à lui, au point de pouvoir participer à la vie intime de Dieu. Rien de ce qui est nécessaire au salut ne manque à l'Église. Elle est chargée non seulement de vivre fidèlement de cette plénitude des dons divins, mais aussi d'en approfondir le mystère par sa prière et par sa mise en pratique de l'Évangile. Elle est également, et par la même occasion, chargée d'annoncer au monde cette Révélation et ces moyens du salut. C'est ce que nous appelons d'une manière plus simple et compacte l'annonce de l'Évangile ou l'évangélisation.

L'Église catholique visible a reçu la plénitude de la Révélation et la plénitude des moyens du salut. Il s'agit bien de la *plénitude*, et non pas de la *totalité*. Elle a le monopole de cette plénitude, mais non pas le monopole tout court. En dehors de ses limites visibles, la Révélation peut être reçue, et elle est reçue de fait, mais pas en plénitude. Il en est de même pour les moyens de salut. Avec les communautés protestantes, nous partageons beaucoup d'éléments que nous croyons essentiels à la foi chrétienne, mais pas tous. Avec les Églises orthodoxes, nous partageons réellement tout : la séparation d'avec elles est de nature juridique plus que doctrinale. Les dons de Dieu, comme la Révélation et les moyens du salut, ne sont pas à comprendre comme un gâteau : si l'Église catholique croit et dit qu'elle a tout, il s'ensuivrait qu'elle pense que les autres n'ont

rien. Ce n'est pas ça : Dieu ne donne rien en quantité définie. C'est un peu subtil, mais c'est la différence entre plénitude et totalité.

Cette conviction ou cette prétention d'avoir reçu les dons de Dieu en plénitude relève de l'apostolicité de l'Église ; elle est fondée par le Christ, certes, mais le Christ l'a fondée sur les apôtres. Le Christ reste la source invisible de la grâce. Les apôtres ne sont pas la source de la grâce ; ils en sont le canal (au singulier : c'est du collège des apôtres qu'il s'agit), le canal fondamental et visible par lequel cette grâce du Christ est attestée, annoncée, célébrée, authentifiée, formulée et transmise. À plusieurs endroits dans les Évangiles, Jésus exprime son intention de fonder l'Église dans ce sens et sur ce fondement, avant de le réaliser à la Pentecôte. « Qui vous écoute, m'écoute » (Lc 10,16). « Qui vous accueille, m'accueille » (Mt 10,40). « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. Recevez l'Esprit Saint ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez » (Jn 20,21-22). Puis il y a la célèbre finale de l'évangile de saint Matthieu : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ; de toutes les nations faites des disciples. Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à entretenir tout ce que je vous ai dit. Et moi, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde » (Mt 28,18-20). Toutes ces paroles n'ont pas été dites à la foule, ni à l'assemblée de tous les disciples de Jésus, mais en aparté à ceux que Jésus avait choisis parmi eux et à qui il a donné le nom d'« apôtres » (Lc 6,13). Et au début du livre des Actes, Jésus, avant de monter au ciel, « donne ses ordres aux apôtres qu'il avait choisis » : [...] « L'Esprit Saint viendra sur vous ; vous recevrez une force, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,2.8).

Les apôtres ont transmis ce qu'il y avait de transmissible dans

leur mission à leurs successeurs, appelés « évêques », nom qui veut dire « gardiens » et qui donne en français : « évêques ». Les apôtres instituent également l'ordre des diacres (Ac 6,1-6) pour le « ministère des tables », tout en se gardant « le ministère de la Parole ». Le ministère des prêtres se cristallisera plus tard, du vivant des apôtres. La charge pastorale particulière de l'apôtre Pierre et de ses successeurs évêques de Rome, d'assurer l'unité de l'Église dans la vérité révélée et dans la charité, est également très vite reconnue : dès la fin du premier siècle. Elle relève des promesses et de la mission particulières que Jésus a confiées à l'apôtre Pierre. « Tu es la pierre sur laquelle je construirai mon Église. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux. Tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux » (Mt 16,18-19). « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; confirme tes frères dans la foi » (Lc 22,32). « Sois le berger de mes brebis » (Jn 21,15-17).

Voilà pour la structure dite hiérarchique de l'Église. « Hiérarchie » peut se traduire par « ordonnancement sacré ». Elle n'est pas tant un principe de distinction entre personnes importantes et personnes moins importantes, qu'une manière de montrer comment tout don dans l'Église découle en dernière instance du Christ, et non pas des hommes. La hiérarchie, organisée autour des évêques, assure la stature visible authentique de l'Église. « Là où est l'évêque, là se trouve l'Église », disait déjà au III^e siècle saint Cyprien de Carthage (vers 200-258). Mais ce n'est pas la hiérarchie qui définit l'Église en tant que telle. Le mystère de l'Église ne se réduit pas à l'annuaire diocésain ou pontifical. Une personne ne se définit pas par son squelette, même si elle en a forcément un. Le squelette donne la stature ; il permet de voir comment s'articule l'activité motrice propre de l'homme ou de l'animal. Mais sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Limites et dépendances

Étant des créatures, nous sommes limités. Dieu seul n'est pas une créature ; il est donc le seul à être sans limite, infini. Dieu ne dépend de personne d'autre pour exister. Il n'a rien à recevoir de personne. Il est le seul à être tout à fait indépendant. Cependant, cette absolue indépendance contient la dépendance absolue des trois Personnes divines les unes par rapport aux autres. Qui est le Père, sinon celui qui engendre éternellement le Fils, et se dit entièrement en lui ? Qui est le Fils, sinon celui qui reçoit éternellement la vie du Père, et qui est entièrement tourné vers lui, celui qui demeure dans le sein du Père, comme l'exprime saint Jean dans le prologue de son évangile (Jn 1,1.18). Qui est l'Esprit, sinon l'unique souffle de vie que respirent le Père et le Fils ? Chaque Personne divine reçoit éternellement des autres, d'être ce qu'elle est. Le Père se donne entièrement et éternellement au Fils, le Fils se donne entièrement et éternellement au Père, et ce don réciproque prend de toute éternité la consistance d'une troisième Personne, l'Esprit du Père et du Fils.

« Dieu » n'est pas le nom d'une personne, même si traditionnellement ce nom est attribué au Père. C'est là une *attribution*, par laquelle nous tentons de mieux comprendre la Parole de Dieu, ou d'en faire une interprétation qui nous paraît cohérente. Mais nous avons vu que l'Église a confessé, depuis l'époque des apôtres, la divinité du Fils et de l'Esprit, même s'il a fallu quelques siècles pour que cette foi soit dogmatiquement définie. Comme toujours, la foi précède la définition. Jésus est

Dieu, et Dieu fait homme. L'Esprit est Dieu, il est « Seigneur, et il donne la vie », comme dit le *Credo* de Nicée. Dieu n'est donc pas une personne, mais une communauté d'amour entre Personnes. Dieu n'est pas un être solitaire. Il n'y a pas trois dieux, mais un seul en trois Personnes éternellement données les unes aux autres dans un incorruptible amour. Parfaitement distinctes comme Personnes, mais inséparables, sans mélange ou confusion. Notre langage est inapte à donner une définition de la Trinité. Aucun de nos concepts n'est adéquat à saisir ou à exprimer le mystère de la vie intime de Dieu. Il n'y a que les paroles du Christ qui pourront nous y introduire : « Ne crois-tu pas, Philippe, que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. Au contraire, c'est le Père qui demeure en moi qui accomplit ses propres œuvres. Croyez-moi, je suis dans le Père et le Père est en moi ; et si vous ne croyez pas ma parole, croyez tout de même à cause de ces œuvres » (Jn 14,10-11).

C'est sûr : ces propos ne nous donnent pas des idées claires, nettes et précises, et il faut reconnaître que c'est une bonne chose, parce que Dieu ne se réduit pas à une idée, aussi pieuse soit-elle. Toute idée de Dieu serait notre œuvre, et risquerait fort de devenir une énième version du veau d'or, tant qu'on ne la traverse pas comme quelque chose de provisoire, pour contempler le mystère à une plus grande profondeur. Nos idées nous guident tout au plus. Tant que nous serons sur terre, elles sont partielles, confuses et indirectes. Il est vrai que nous ne pouvons pas penser sans l'aide de nos idées, mais la réalité que nous cherchons à saisir est toujours au-delà de ces idées. Si nous absolutisons nos idées, nous risquons fort de stagner dans notre descente dans l'étang, croyant que nous avons touché le fond. C'est décourageant comme situation ; et combien sont-ils à croire avoir perdu la foi alors qu'ils n'ont fait que

« veaudoriser » telle ou telle idée sur Dieu ? Heureusement, on ne perd pas la foi comme on peut perdre un trousseau de clés.

Bien évidemment, cette « veaudorisation » d'une image ou d'une idée de Dieu n'est pas forcément une faute morale (à moins qu'on y persiste...), parce que nous sommes tous influençables au niveau de nos idées de Dieu. Le serpent dans le jardin de la Genèse, ne commence-t-il pas justement par suggérer une idée ou une image fautive de Dieu aux premiers humains ? « Alors, c'est vrai que Dieu a dit que d'aucun arbre du jardin vous n'avez le droit de manger ? » (Gn 3,1) Mais même influençables, nous restons en grande partie responsables de nos idées sur Dieu. « Ayez sur le Seigneur des pensées droites », dit le livre de la Sagesse en ouverture, « cherchez-le en simplicité du cœur, parce qu'il se laisse trouver par ceux qui ne le tentent pas, il se révèle à ceux qui ne lui refusent pas leur foi » (Sg 1,1-2). Nos pensées sur Dieu demandent d'être corrigées, affinées et approfondies en permanence par la méditation de la Parole de Dieu dans l'oraison et dans la liturgie de l'Église ; sinon, elles se « veaudorisent ». Notre vie spirituelle risque alors de stagner et de devenir ennuyeuse, et notre témoignage manquera alors de vérité. Ceci n'est pas une question seulement d'orthodoxie, parce que même la doctrine la plus pure est susceptible d'être « veaudorisée ». Le dogme n'est pas une idole, mais un indicateur permettant aux esprits incarnés que nous sommes de trouver le fond de l'étang sans nous perdre en chemin. Le dogme ou la doctrine de foi nous permettent de ne pas nous égarer, d'éviter des fausses pistes, mais ils ne nous font pas automatiquement avancer. Un panneau peut m'indiquer la bonne direction à prendre pour trouver l'entrée de l'autoroute, mais ce n'est pas lui qui va démarrer la voiture. Le fond de l'étang, et la source de tout ce qui s'y trouve, c'est le cœur du Père. Jésus est le chemin qui y mène ; l'Esprit Saint en est le guide. C'est le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Présentation

Chapitre I

Le choix et l'opinion

L'idéal et l'absolu

Le réfrigérateur et le gamin

Chapitre II

Les moutons et l'empereur

L'Olympe et le précipice

Le crâne d'Adam et les souliers d'Abraham

Le veau et la souris

L'étendue et les profondeurs

Chapitre III

Plonger et converser

Les textes et les genres

Histoire vécue et histoire retenue

La partition et la musique

Chapitre IV

Le centre et le sommet

Le défini et l'inépuisable

Le poisson et le péché

La misère et la miséricorde

Chapitre V

Le pourquoi et le comment

Scandale et folie

La fatalité et la sagesse

Chapitre VI

La source et l'obstruction

Médiateur et prêtre

La matière et l'esprit

Chapitre VII

Le Royaume et l'élite

La vue et l'enseignement

La taille et la grâce

Plénitude et totalité

Union et unité

Les billes et les dogmes

Chapitre VIII

Limites et dépendances

La perfection creuse et la gloire

Immergés et débordants

Achevé d'imprimer par
Imprimeries Maury S.A.S.
Zone industrielle - Impasse des Ondes
CS 70 235 - 12 102 - Millau cedex
en octobre 2013

Dépôt légal : octobre 2013

Imprimé en France